

Stricts et dociles

Probablement, c'est ainsi que le monde a toujours été, une sorte d'échelle. Celui qui se trouve en haut pose rarement son regard sur celui qui est en bas.

Mordechaï Tabib, *A Dirt Road* (« Une route sale »)¹

* *

Savta Miriam n'a jamais oublié ce soldat turc égaré. Il était entré dans la cour de la maison familiale au Yémen où elle jouait seule. Il mit sa main sur ses cheveux. Il portait des guenilles et avait l'air sale. Faible et affamé, il s'affaissa de fatigue près de la petite fille et commença à lui parler dans un dialecte incompréhensible.

« *Ma mère sortit alors de la maison en hurlant "À l'assassin !" Elle ne cessait pas de crier sur lui : "Que fais-tu là? Va-t'en, honte à toi!"* » *Savta* m'a raconté deux fois cette histoire, plus de soixante et soixante-dix ans après l'incident. Dans aucune culture au monde, on ne tolérerait qu'un homme étranger touchât un enfant.

La réaction du soldat fut des plus inattendues. Il éclata en sanglots. Il implora le pardon d'*Oum* Miriam et la pria de le comprendre. « *Il dit que chez lui en Turquie, il avait laissé un petit bébé qui devait maintenant avoir exactement mon âge. Il était certain qu'il ne le reverrait pas avant de mourir. De fait, il nous dit qu'il était mourant.* »

Les yeux de *Savta* s'emplissaient de larmes à chaque fois qu'elle évoquait ce triste souvenir. Sa mère s'attendrit. Elle a dû penser à son mari, ballotté par les incertitudes de la vie, loin de son modeste foyer et de sa jolie petite fille. « *Elle lui servit du lait et tenta de le calmer. Elle lui donna sa bénédiction en lui disant qu'il reverrait sa famille. Il était si misérable, si humain. Ma mère me dit plus tard qu'il était un homme bon, même s'il n'était pas juif.* »

1. Éditions Am Oved, 1953 (en hébreu). Mordechaï Tabib (1910-1979) était un écrivain israélien d'origine yéménite.

C'étaient des années de guerres et de famines, alors que l'Empire ottoman était à son déclin. Pendant des mois, en fait deux ans, *Oum* Miriam a vécu seule, dépendant de la charité de ses proches, du travail de ses fils aînés et de ses maigres économies, tout en espérant des nouvelles du père. Son mari avait quitté leur maison dans la ville de Eub afin de vérifier les possibilités pour s'installer en terre d'Israël. Il était un *mori* (un enseignant) qui ne prenait pas les promesses du sionisme pour argent comptant. Extrêmement précautionneux, il avait laissé sa femme et sa plus jeune fille (*Savta* est peut-être née en 1900) aux soins de ses fils aînés de dix et douze ans qui pouvaient travailler comme journaliers. Il prit la route, probablement parmi ce fameux convoi de Juifs yéménites qui marchèrent jusqu'à Jérusalem².

C'était bien longtemps avant que la mère et sa petite fille reçoivent l'instruction de rejoindre la famille du père. *Savta* n'avait aucune idée si le message était arrivé par lettre – les femmes ne savaient de toute façon ni lire ni écrire – ou avec quelqu'un qui revenait de là-bas. Comment mon arrière-grand-mère a-t-elle réussi à organiser leur départ? Je n'en sais rien. Néanmoins, il fut clairement établi que les garçons aînés ne feraient pas partie du voyage. Ce prudent *mori* avait des réticences. Il ne voulait pas risquer de perdre sa maison au Yémen au cas où Sion s'avérerait être un mauvais endroit.

L'histoire familiale rapporte que les aînés, frustrés et jaloux, réagirent violemment envers leur jeune sœur. Ils la secouèrent avec fureur et la jetèrent au sol. Ce fut sa punition pour être la préférée du père. Sa mère eut beaucoup de mal à empêcher les garçons de continuer à la battre. *Savta* n'a jamais oublié cette hostilité et humiliation, ses frères non plus. Mon père et ses frères ont rarement rencontré leurs oncles qui, arrivés en Israël à l'âge adulte, se sont installés à Petach Tikva.

Un voisin, musulman au grand cœur, se porta volontaire pour accompagner la femme seule et la petite fille depuis Eub jusqu'au port de la ville d'Aden. Ils marchaient le soir et très tôt le matin, se reposant de la chaleur du jour et faisant de longues pauses pendant les froides nuits dans les montagnes. Le voisin aidait à porter les maigres effets et l'eau. *Oum* Miriam protesta qu'il en faisait trop car de temps en temps, il

2. En 1907, ce convoi de 220 personnes aurait fait la route en deux mois. Plus tard, le mouvement sioniste a organisé l'immigration.

portait même l'enfant éreintée. C'est le seul détail de ce voyage épuisant dont se souvenait *Savta*. Elle ne pouvait même pas dire si elle était ou non dans un groupe avec d'autres personnes. Toutefois, elle n'a jamais oublié la gentillesse de cet homme robuste qui a fini par la porter sur ses épaules la majeure partie du voyage. Soixante ans plus tard, dans sa cuisine de Tel-Aviv, elle était encore émue quand elle parlait de lui.

« *Je ne peux supporter ces gens qui disent que tous les Arabes sont mauvais* », disait-elle, incrédule. « *Si seulement il y avait beaucoup de Juifs aussi gentils que notre voisin arabe, Allah Yirhamo.* »

Ce qu'elle racontait après leur arrivée à Aden était vraiment étrange. Sa mère, pour quelque raison, ne réussit pas à obtenir un permis pour quitter le Yémen et partir pour la Palestine avec son enfant. Longtemps après le départ des autres (ceux de leur groupe probablement), elles erraient seules dans la ville portuaire. Ma grand-mère me disait que pendant des semaines, sa mère attendait chaque matin, sur la route principale, le passage à cheval d'un *Malik* juif qui était le seul à pouvoir fournir un permis.

« *De quoi parles-tu, Savta?* » J'essayais de comprendre. « *Personne n'a jamais entendu parler d'un "roi juif" au Yémen* ». J'étais si intéressée par ses mémoires que je les ai même enregistrées sur magnétophone. Néanmoins, ce qu'elle disait n'avait pas de sens. Nous avons tous appris en classe que le statut des Juifs au Yémen était si piètre qu'ils n'étaient même pas autorisés à marcher sur le même trottoir lorsqu'un musulman les croisait.

« *Oui, oui, je ne sais pas comment exactement, mais c'est gravé dans ma mémoire* », insistait-elle. « *Il y avait cet homme. C'était une sorte de roi et les musulmans le respectaient. Il était sûrement juif. Quand il passait à cheval, les gens s'inclinaient!* »

Apparemment, mon arrière-grand-mère vint tous les jours pour attendre le passage du *Malik* avec l'intention de se jeter à ses pieds. Ayant à la main sa fille terrifiée et tremblante, elle se mit à crier vers lui puis expliqua à ce personnage important qu'elle était une femme seule avec enfant dans une terrible situation. Son mari l'attendait en Palestine. À Aden, sa fille et elle étaient condamnées à une mort certaine. Sa démarche hardie eut du succès et (heureusement pour moi) ma grand-mère et sa mère réussirent à quitter le Yémen.

Je me suis souvent interrogée sur la signification de cet événement incompréhensible. *Savta* Miriam n'était pas le genre à inventer des histoires et il était clair que cet épisode avait beaucoup marqué l'enfant qu'elle était alors. Elle avait compris qu'il existait un Juif qui pouvait permettre à sa mère et à elle de quitter le Yémen. Je suppose donc que c'était une personnalité d'allure royale car il avait tellement impressionné ma grand-mère. Il avait l'autorité pour délivrer des billets de voyage en bateau d'Aden au port de Jaffa en passant par le canal de Suez. Il était peut-être un officiel sioniste – il se pourrait même qu'il fût l'organisateur de l'immigration juive yéménite de masse en Palestine ces années-là, Shmouel Yavnieli.

Le *mori* et sa famille s'installèrent dans le quartier yéménite de Petach Tikva, la toute première colonie agricole juive en Palestine. Quand Miriam eut quinze ans, elle connut le traumatisme que les jeunes filles juives du Yémen expérimentent d'ordinaire à un âge encore plus jeune.

« *Nous étions en train de jouer dans la rue. Soudain, une de mes amies vint vers moi en courant et me dit : "Miriam, Miriam, on t'a trouvé un mari. Il est de Jaffa. Youyou, Miriam! Le voici!"* » *Savta* racontait en imitant parfaitement les cris de joie à la mode yéménite.

« *Tous se mirent à se moquer de moi* », continuait-elle, mi-embarrassée, mi-amusée. « *"Hi Miriam, il est beau garçon, il est grand, comme tu as de la chance!" Je devenais folle. Pourquoi ne prendrais-je pas une grosse pierre pour la lui lancer sur la tête? Elle a vraiment saigné. Tout le monde criait : "Faites attention à celle-ci, elle est complètement folle!"* »

La nature sauvage de la future mariée ne découragea en rien ni le mari choisi, un lointain cousin, ni les parents qui avaient fait l'arrangement matrimonial selon la pure tradition arabe avec un membre de la même famille. La révolte de l'adolescente fut vite matée. Neuf mois après le mariage, la jeune fille donna naissance à un enfant mort-né. Il en fut de même l'année suivante, puis l'année d'après.

Ma grand-mère insistait à toujours décrire les débuts misérables de sa vie de famille avec trois enfants mort-nés en trois ans afin de pouvoir énoncer la chute de l'histoire morale car religieuse. La famille avait consulté tous les rabbins possibles ou autres sages de la communauté yéménite. Finalement, elle rencontra un guérisseur qui savait comment faire pour conjurer le mauvais sort. Il donna sa bénédiction à la jeune

femme et lui enjoignit de jeter quelques pièces dans le tronc de la synagogue car « *la charité sauve de la mort.* »

Il s'avéra que le moyen fut très efficace. Peut-être ma grand-mère, dans l'intervalle, avait tout simplement grandi et pris des forces. Ma tante Mazal, sa fille aînée, naquit en 1919. Enfin, elle eut son premier fils, Israël, ensuite Moshé mon père. Ses grossesses ne furent pas toutes réussies. Elle a dû accoucher au moins quinze fois, mettant aussi au monde des jumeaux dont un seul survécut, mon oncle Yitzchak. Sa petite sœur Rivka décéda de la mort subite du nourrisson. Un autre fils, sans doute celui qu'elle préférait, mourut d'une grave maladie à l'âge de seize ans. Quand je vins au monde, moi, sa quatrième petite-fille, mon père avait trois frères et trois sœurs. *Savta* Miriam avait donc toutes les raisons du monde de se sentir comblée avec tant d'enfants en bonne santé, dont la majorité était des garçons. Elle n'a jamais failli à son devoir de charité au tronc de la synagogue même quand ses jambes trop fragiles ne pouvaient plus l'y porter. Elle eut dix-sept petits-enfants et connut la douleur de voir mourir en soldat l'un d'entre eux, mon jeune cousin Nir, dans la première Guerre du Liban en 1982.

J'ai peu entendu parler de notre *Saba* David Yeshua, Dieu ait son âme. Il mourut d'une cirrhose, la maladie qui détruit le foie des alcooliques, lorsque j'avais à peine quelques semaines. Pendant la majeure partie de sa vie, il nourrit sa famille en taillant, puis vendant des blocs de construction et des escaliers. C'était un travail physiquement éreintant, payé très faiblement à la tâche par les entrepreneurs. Si *Saba* était capable de soulever les lourds blocs de la carrière, il devait se faire aider par un de ses fils pour les grands escaliers. Dès qu'il les appelait, les garçons venaient à contrecœur lui donner un coup de main depuis la maison sur la rue – qui s'appelle maintenant HaKovshim – jusqu'à la cour du constructeur au bout de la rue Zrubavel, à proximité de la plage. Ils ont tous appris grâce à lui l'art du mélange pour une authentique « mosaïque ». Seul mon oncle Israël continua sur ses pas pendant plusieurs années, avant de devenir le receveur du bus numéro quatre de la compagnie de transports Dan. Je le croisais souvent sur le chemin de l'école.

Avant et après son travail, *Saba* David ne manquait jamais de dire ses prières et de lire la *paracha* de la semaine. Comme la plupart des



David et Miriam Yeshua

Yéménites de sa génération, la seule éducation qu'il avait reçue était religieuse. Il n'avait aucun don pour le commerce et le colportage. Le travail physique était tout ce qu'il était capable de faire. Ma tante Mazal, Dieu la bénisse, évoquait tendrement son père aimant et gentil. Il permit si souvent à ses jeunes enfants de dévorer le déjeuner que sa femme lui préparait chaque matin afin de lui assurer des forces pour son travail. Il a fini par perdre l'appétit. Je ne sais s'il a jamais exprimé des sentiments de frustration ou de colère contre le système humiliant qui l'avait placé au bas de l'échelle économique et sociale dans le Tel-Aviv prospère des années vingt et trente du siècle dernier. La seule personne de la famille avec qui je discutais de son problème chronique d'alcoolisme fut ma tante Esther. Son mari, un homme de théâtre d'origine roumaine, avait d'ailleurs le même problème, comme beaucoup de membres de notre famille.

Pendant les dernières années de sa vie, *Saba* David Yeshua ne vivait plus à la maison. Le supporter encore dans les deux pièces surpeuplées par les nombreux enfants était devenu impossible. Quand il s'avéra qu'il avait bu les maigres économies de la famille, les fils aînés exigèrent qu'il trouvât un autre endroit de vie afin de laisser enfin en paix leur mère épuisée. Il loua une petite pièce près du marché HaCarmel et *Savta* Miriam envoyait les plus jeunes fils lui apporter des plats cuisinés. Il venait pour les fêtes et quand son fils Meir mourut, il s'assit pour la période de deuil (*shiva*) avec toute la famille.

Savta avait une photo de son regretté mari dans une vitrine en haut d'un petit buffet de son salon. Chaque fois que je vois l'image du fon-

dateur de l'organisation Al-Qaïda, d'origine yéménite lui aussi, je pense aussitôt aux traits fins, à la barbe grise, au béret et aux yeux tristes de mon grand-père paternel sur la reproduction conservée par Savta.

* *

Une communauté juive yéménite est présente à Jérusalem depuis le milieu du XIX^e siècle. Ses membres à la peau sombre travaillaient dur et étaient dociles. Comme les Arabes du pays, ils acceptaient facilement, pour un salaire ridiculement bas, de faire tous les travaux commandés par les colons qui payaient argent comptant. Ils pratiquaient aussi la religion avec dévotion. À ses débuts, le mouvement sioniste adopta chaleureusement les Yéménites. En effet, les premiers sionistes étaient ravis de cette population curieuse qui répondait à deux de leurs besoins. D'une part, ils disposaient d'une main-d'œuvre bon marché disponible dans l'urgence. D'autre part, ils évitaient de s'entourer de nombreux non-Juifs. L'« humilité » des Yéménites charmait les Juifs d'Europe de l'Est. Dès que l'on réalisa qu'un contingent quasi illimité de ce genre de gens était disponible au Yémen, on décida que leur immigration vers la Palestine était un des objectifs primordiaux du sionisme.

Avant de s'engager dans une mission de ce genre, les activistes sionistes durent tenir compte de l'objection farouche des rabbins ashkénazes. N'ayant jamais entendu parler de Juifs à la peau foncée, ils opposèrent une résistance obstinée. Les Juifs yéménites et leurs rabbins de bonne composition eurent à subir toute une série de tests et d'investigations. Finalement, l'*establishment* rabbinique ashkénaze dut admettre, à leur grande surprise, que les Juifs du Yémen étaient aussi stricts qu'il était possible. On s'assura minutieusement que la communauté protégeant son isolement était bien exempte de toute infiltration de non-Juifs. Comme les Juifs ashkénazes '*froum*', les Yéménites faisaient beaucoup d'efforts pour enseigner à leurs enfants que tout contact avec les non-Juifs était une abomination. Afin d'éviter les mariages mixtes et de prévenir les tentatives de rébellion à l'adolescence, il était habituel de marier très jeunes les filles à des prétendants de tout âge. En réalité, après le mariage, la fillette de sept ou huit ans était autorisée à rester avec ses parents jusqu'à ce qu'elle fût pubère et remise alors à son époux. De même, le garçon, s'il était trop jeune, résidait chez ses parents pour rester discipliné.

Je dois donc ma présence dans ce monde à la toute première immigration de Juifs arabes en Palestine pour des raisons économiques et démographiques. Les Yéménites, venus dans ce pays au début du siècle dernier, étaient enthousiastes pour s'installer en Eretz Israel. Jamais on ne leur a promis un jardin de roses. Ils avaient certes une motivation religieuse, mais ils étaient surtout intéressés à améliorer leurs conditions de vie à l'instar des travailleurs immigrés d'aujourd'hui. À l'image des Juifs à travers l'histoire, migrant toujours de pays en pays car à la recherche de havres de paix et de confort, les Yéménites eurent la prudence d'envoyer des éclaireurs pour scruter les ressources de cette terre qui se voulait promise. Ils ne furent pas tous conquis par les informations recueillies ; certains décidèrent même d'en cacher la teneur à leurs proches. Dans la famille, on racontait que *Saba David* en arrivant à Jaffa, jeune orphelin avec sa mère accablée par un récent veuvage, portait l'entière responsabilité de la déception. Devenu le seul à pourvoir aux besoins de tous ses frères et sœurs cadets, il trouva préférable de quérir l'aide des autres dans le large clan laissé au Yémen. Il écrivit donc des lettres délirantes à ses proches à Eub, enjolivant les conditions de vie en Terre sainte et les encourageant à tout abandonner pour suivre urgemment l'exemple des premiers immigrants. Lorsque ses oncles et ses tantes débarquèrent à Jaffa avec toute leur famille, ils ne trouvèrent pour eux-mêmes que des travaux pénibles. C'était trop tard. Ils avaient largué les amarres avec leur pays d'origine. Pendant des années, les proches parents dont mon oncle Shalom Yeshua, le mari de ma tante Mazal, blâmèrent âprement mon grand-père pour leur misérable vie à Tel-Aviv.

Les femmes yéménites furent visiblement les seules à bénéficier grandement de l'immigration vers la Palestine. Elles sortirent de la maison pour aller travailler, cuisinant et nettoyant chez les Juifs ashkénazes, et gagnèrent une précieuse indépendance économique. Pour les hommes, le transfert vers Sion signifia un recul social. Ils souffrirent aussi d'une altération douloureuse de leur autorité patriarcale au sein de leur famille traditionnelle.

* *

Le sionisme est souvent décrit comme un mouvement colonial. En réalité, le sionisme a fait ses premiers pas à une époque où le colonia-

lisme était perçu comme progressiste. Théodore Herzl y fut sensible. Le père du sionisme moderne était intimement convaincu que les Juifs d'Europe de l'Est, sous le boisseau, seraient sauvés s'ils se métamorphosaient en colons aux techniques modernes. Il n'y avait qu'un hic : la religion juive infirme toute dynamique colonialiste qui pourrait être bénéfique aux autochtones des nouveaux territoires.

Comme leurs parents dans les petites villes et dans leurs régions de Pologne et de Russie, les pionniers juifs de Palestine étaient liés à leur héritage familial : le devoir d'autoségrégation.

Les groupes nationaux et ethniques, en se déplaçant vers de nouvelles terres – Grecs ou Romains, occupants musulmans ou constructeurs des empires européens – n'ont jamais manqué d'utiliser leurs divinités afin de s'assurer le contrôle – et même mieux la coopération – des populations indigènes. Les prêtres et les missionnaires ont toujours accompagné les armées ou les colons civils, apportant un soutien efficace à la prise de territoire, en annonçant tout ce que leur Dieu pouvait offrir. Le judaïsme, religion dont toutes les forces vives se consacrent depuis des centaines d'années à repousser « le danger de l'assimilation », ne portait pas en lui le simulacre des bras ouverts pour l'accueil des nouveaux venus. Le nouveau groupe ethnico-national dynamique et ambitieux arrivé en Palestine, muni du message sioniste, était déjà hermétiquement fermé à tout étranger. Il n'avait rien à proposer aux habitants de longue date du pays ou à toute personne nouvellement arrivée qui n'était pas juive.

L'idéologie sioniste propage l'idée que les Juifs sont « les véritables autochtones » de l'endroit où ils se sont installés. Les sionistes en arrivent donc à considérer les non-Juifs nés dans le pays comme des envahisseurs. Ils conservent coûte que coûte ce grand tabou concernant la mixité sociale. Par voie de conséquence, le sionisme, fort de ses contradictions, a pris son essor, bien mal engagé dans cette instabilité.

Les premières colonies juives dans les années 1880, avant la mainmise du sionisme politique, étaient quasi similaires à celles antérieures des Allemands et même des Américains installés en Palestine. Elles visaient au développement agricole et nécessitaient constamment de gros travaux effectués par une main-d'œuvre bon marché. Les Palestiniens arabes étaient ceux qui tout naturellement répondaient à la demande. Les premiers propriétaires terriens juifs – surnommés par la suite les *Boazes* – trouvaient sans difficulté des bras courageux. Ceux-ci étaient

ravis de contribuer au développement de ces nouveaux domaines en échange de maigres salaires.

Les villageois – *fellahin* – devinrent des constructeurs, des jardiniers et des hommes de maintenance pour les colons. Grâce au capital et à la technologie apportés par les nouveaux venus, le niveau de vie grimpa rapidement y compris chez les indigènes. Des soins médicaux, des conditions sanitaires et de la nourriture de meilleure qualité contribuèrent à faire chuter la mortalité infantile. Le progrès économique attira en Palestine encore plus de démunis provenant des régions à proximité, en particulier du Hauran de Syrie. Toutefois, l'immigration massive de ces travailleurs, alliée à la croissance naturelle de la population, inquiéta les communautés de colons. C'est ainsi que naquit le « problème démographique », le sujet le plus inquiétant pour les dirigeants juifs sionistes.

Les colons juifs n'ont même pas été capables d'envisager cette idée apparemment simple : ouvrir la nouvelle société juive aux travailleurs les plus dévoués et leurs enfants qui pourraient trouver un intérêt à s'assimiler à la culture des colons. Bien que dans de nombreuses descriptions romantiques les gens du pays sont décrits comme descendants des Israélites, personne ne les a encouragés, du moins certains d'entre eux, à se redéfinir comme nouveaux Juifs. Une telle démarche est contraire à l'essence même du judaïsme orthodoxe, obsédé par sa pureté héréditaire³.

Des enfants des *shtetls* d'Europe de l'Est, certes enchantés de ce nouvel environnement, se pressèrent d'imiter les plus exotiques des habitudes arabes : barbecues sur de grands brasiers à ciel ouvert, promenades au galop sur des chevaux pur sang, dégustation de café fort et sucré dans de petites tasses. Néanmoins, le charme romantique des Arabes ne leur fit pas abandonner leur mentalité de communauté homogène et fermée que tous les courants sionistes avaient adoptée. Même les plus radicaux des sionistes socialistes qui méprisaient ouvertement le genre de vie de la « Diaspora » et rejetaient les traditions du ghetto européen furent extrêmement précautionneux à empêcher l'« assimilation »⁴.

3. Le livre du professeur Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, fut publié en hébreu chez Ressling et en français chez Fayard en 2008.

4. Yitzhak Ben-Aharon, le dirigeant socialiste modèle, a décrit fièrement à son biographe Yael Gwartz comment il a procédé à l'expulsion des membres communistes de son kibboutz dans les années vingt, car ceux-ci voulaient faire accepter des membres non juifs. *Enfant non désiré*, Miskal Editions, 2003 (en hébreu).